

DEBBIE MACOMBER

SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES


CHARLESTON



Un printemps à
la Villa Rose

ROMAN

La romancière préférée
des lectrices Charleston


CHARLESTON
POCHE

DEBBIE MACOMBER

UN PRINTEMPS À LA VILLA ROSE

Installée depuis peu à Cedar Cove, Jo Marie commence à s'y sentir chez elle. Avec l'arrivée du printemps, sa maison d'hôtes, la Villa Rose, affiche complet. Kent et Julie ont décidé d'y célébrer leurs noces d'or – le seul problème, c'est que leur couple paraît au bord de l'explosion. Leur petite-fille, Annie, joue les arbitres.

Femme d'affaires, Mary Smith a connu les plus grands succès dans sa carrière. Désormais atteinte d'une grave maladie, elle ne peut plus échapper à un douloureux regret. Près de dix-neuf ans plus tôt, elle a rompu avec son seul véritable amour, et revient à Cedar Cove pour obtenir son pardon.

Et puis, il y a Mark, l'homme à tout faire, dont Jo Marie commence à apprécier la compagnie...

Dans ce nouveau roman, bonheur et compassion sont au rendez-vous pour Jo Marie, Annie et Mary, alors qu'elles se réconcilient avec leur passé et se tournent résolument vers l'avenir.

Avec plus de 200 millions de livres vendus, traduits dans 23 langues, **Debbie Macomber** est l'une des romancières les plus populaires du monde. Elle a reçu de nombreux prix, dont les prestigieux *RITA* et *RT Book Reviews Awards*. Elle est notamment l'auteur de *La Maison d'hôtes* et de *La Mélodie de l'été*, parus aux éditions Charleston.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Bertrand

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-517-5



9 782368 125175

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature
étrangère



CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

UN PRINTEMPS
À LA VILLA ROSE

Titre original : *Rose Harbor in bloom*
Copyright © 2013, by Debbie Macomber
Tous droits réservés.

The translation published by arrangement with Ballantine,
an imprint of The Random House Publishing Group,
a division of Random House, Inc., New York.

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-517-5
Traduction : Florence Bertrand
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Debbie Macomber

UN PRINTEMPS
À LA VILLA ROSE

Retour à Cedar Cove 2

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Florence Bertrand*



*À Peter et Maureen Kleinknecht
Nos joyeux compères de Floride*

Au vin, au golf, au tricot et à l'amitié

Août 2013

Chers amis,

Bienvenue à la maison d'hôtes pour le deuxième tome de la série. Jo Marie a hâte de vous raconter les derniers événements survenus à la villa, qui affiche complet ce printemps. Vous aurez le plaisir de faire la connaissance de Kent et Julie Shivers, qui fêtent leurs noces d'or – le seul problème, c'est qu'ils ne semblent pas très bien s'entendre. Leur petite-fille joue les arbitres et doit en outre accepter la présence de leur voisin, qui a toujours été insupportable... et qui, désormais, ne la quitte plus des yeux. Et puis, il y a Mary Smith...

Mais je parle trop. C'est souvent le cas des écrivains. Nous tombons amoureux de nos histoires et de nos personnages et avons du mal à ne pas trahir toute l'intrigue !

Ce que j'espère, c'est que vous vous sentirez chez vous à la villa. Jo Marie confectionne des cookies en vue d'une occasion spéciale qu'elle regrette... oups, je recommence à en dire trop long. Et naturellement, il y a Mark, l'homme à tout faire, qui... bon, c'est tout. Je ne dirai pas un mot de plus. Je vous laisse tourner la page et commencer à lire.

À présent, s'il vous plaît, installez-vous confortablement et détendez-vous. Je promets de ne plus rien révéler.

Comme tous les écrivains, j'aime que les lecteurs me donnent leur opinion et je serais ravie de lire vos commentaires. Vous pouvez me contacter sur mon site internet, debbieMacomber.com, sur Facebook, et, bien entendu, m'écrire à l'adresse suivante : P.O. Box 1458, Port Orchard, WA 98366.

Bien à vous,

Debbie Macomber

La Villa Rose était splendide. Azalées écarlates et rhododendrons pourpres s'épanouissaient dans le jardin en fleurs. Adossée au pilier blanc de la véranda, je contemplais ma propriété avec satisfaction. Le nom de la maison d'hôtes se détachait en lettres élégantes sur l'enseigne en bois placée à l'entrée de la cour.

Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je tiendrais une maison d'hôtes. Pas plus que je n'aurais imaginé me retrouver veuve à trente-cinq ans. Si j'avais appris quelque chose sur ce chemin qu'on appelle la vie, c'est qu'il emprunte parfois des détours inattendus et nous entraîne bien loin de la direction qui nous semblait au départ idéale. Mes amis m'avaient déconseillé d'acheter cette demeure. Ils jugeaient ce changement trop radical après le deuil que je venais de subir : il impliquait non seulement un déménagement, mais aussi un bouleversement total de mon existence. Beaucoup d'entre eux pensaient

que je devrais attendre au moins un an avant de prendre une telle décision. Ils se trompaient. J'avais trouvé la paix ici, et, non sans surprise, un certain bien-être.

Avant d'acheter cette maison, je vivais dans un appartement au cœur de Seattle. À cause de mon travail et de diverses responsabilités, je n'avais plus eu d'animaux domestiques depuis mon enfance. Cependant, une fois installée à Cedar Cove, j'avais adopté Rover. En quelques mois, je m'étais profondément attachée à lui ; il était devenu mon ombre, mon compagnon de tous les instants.

C'est Grace Harding, la bibliothécaire de Cedar Cove et bénévole au refuge pour animaux, qui m'avait suggéré d'adopter un chien. J'avais fixé mon choix sur un berger allemand, mais étais rentrée à la maison avec ce petit chien à poil ras, de race indéterminée. Au refuge, on l'avait baptisé Rover, tant il était évident qu'il errait seul depuis longtemps.

Mes réflexions furent brusquement interrompues par des marmonnements provenant de l'endroit où j'avais projeté de planter une roseraie agrémentée d'un kiosque. Plus précisément de Mark Taylor, l'homme à tout faire que j'avais engagé pour mener cette tâche à bien.

Mark était un personnage intéressant. Je lui avais déjà confié nombre de petits travaux, mais je n'étais pas encore sûre qu'il me considère comme une amie. S'il en donnait l'impression la plupart du temps, il avait parfois tendance à se montrer grognon, désagréable, acariâtre, irrationnel... et j'en passe.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, aboya-t-il en retour.

Apparemment, il s'était levé du mauvais pied.

Plusieurs mois auparavant, je lui avais demandé de retourner un carré de terre assez vaste pour y créer une roseraie. Il m'avait tout de suite avertie que ce projet serait tout en bas de sa liste de priorités. Il semblait travailler quand l'envie lui en prenait, ce qui, malheureusement, n'arrivait pas souvent. En outre, l'hiver avait été rude, si bien que les travaux étaient loin d'être achevés.

J'étais déçue ; j'avais espéré que les rosiers seraient plantés à temps pour la journée portes ouvertes que je projetais d'organiser à l'intention des membres de la chambre de commerce de Cedar Cove. Le problème, du moins en partie, était le perfectionnisme de Mark. Il avait dû mettre une bonne semaine à mesurer le jardin. Des traits à la craie et un cordeau traversaient en tous sens la pelouse fraîchement tondue. Car, bien sûr, il avait tenu à passer la tondeuse avant de prendre ses mesures.

D'habitude, je n'étais pas si impatiente, mais là, j'en avais assez. Mark était un bricoleur doué, capable de s'atteler à n'importe quelle entreprise. La plupart du temps, j'estimais avoir de la chance qu'il soit là. Novice dans le métier et peu bricoleuse moi-même, j'avais besoin de quelqu'un sur qui compter pour les petits travaux d'entretien. En conséquence, mon projet de roseraie avait plus ou moins été laissé de côté jusqu'à la dernière minute. Et au rythme où Mark avançait, je m'étais résignée à ce qu'il n'ait pas terminé avant le dimanche suivant.

Il se redressa, s'épongea le front et vit que je le regardais.

— Tu vas encore te plaindre ? grogna-t-il.

— Je n'ai rien dit.

Face à sa mauvaise humeur, je préférerais tenir ma langue plutôt que de prononcer des paroles qui mettraient le feu aux poudres. Une remarque critique de ma part lui servirait de prétexte pour s'en aller.

— Pas la peine, rétorqua-t-il. Je sais lire les froncements de sourcils.

Il avait parlé d'un ton grincheux et Rover leva la tête vers moi, guettant peut-être une réaction de ma part. Il aurait été facile de riposter par quelques mots bien choisis, mais je me contentai de lui adresser un sourire suave, songeant que c'était une bonne chose que Mark se fasse payer à la tâche plutôt qu'à l'heure.

— Dis-moi ce qu'il y a, insista-t-il.

— Je croyais t'avoir dit que je voulais que la rose-
raie soit plantée avant ma journée portes ouvertes,
répondis-je, en m'efforçant de maîtriser ma frustra-
tion.

— Dans ce cas-là, il aurait fallu en parler plus tôt.

— Je l'ai fait.

— Ça a dû me sortir de l'esprit, alors.

— Bon. Ne t'énerve pas.

À ce stade, à quoi bon se quereller ? Les invitations étaient parties et l'événement était prévu pour le week-end, jardin prêt ou pas. Si Mark finissait avant, ce serait un miracle. Inutile d'en faire une montagne à présent.

À vrai dire, j'étais autant à blâmer que lui pour ce retard. Souvent, avant qu'il commence à travailler, je l'invitais à boire un café. J'avais découvert un homme aussi fascinant que susceptible. Le plus surprenant, c'était qu'il était devenu un de mes meilleurs amis à

Cedar Cove, et naturellement j'étais curieuse à son sujet. Et comme il n'était guère loquace, j'en apprenais davantage sur lui en jouant au Scrabble qu'en bavardant. Il était intelligent, possédait un immense vocabulaire, et il aimait gagner.

Je le connaissais depuis cinq mois, cependant, il éludait mes questions et n'abordait jamais de sujets personnels. J'ignorais s'il avait été marié ou s'il avait de la famille dans la région. Ce que je savais de lui était le fruit de mes déductions. Il vivait seul. Il n'aimait pas parler au téléphone et il avait un faible pour les gâteaux. Il était minutieux et prenait son temps pour effectuer son travail. Voilà ce que j'avais appris en tout et pour tout d'un homme que je voyais en moyenne quatre ou cinq fois par semaine. Il semblait apprécier nos conversations, pourtant je ne m'y trompais pas. Ce n'étaient ni mon esprit ni mon charme qui l'intéressaient, mais les cookies qui accompagnaient si souvent nos discussions.

Eh bien, décidai-je, dorénavant, je serais trop occupée pour nos pauses-café.

Mark reprit sa tâche à contrecœur, retournant la pelouse pour en faire des tas autour du carré dégagé. Il découpait chaque section avec soin, comme s'il servait des tranches de gâteau de mariage.

Quoique frustrée par son retard et sa lenteur, je restai adossée au pilier, à le regarder travailler. La journée était claire et ensoleillée. Je n'allais pas me priver de ce beau temps. Nettoyer les carreaux, surtout à l'extérieur, était une des corvées qui m'inspiraient le moins, mais il fallait bien le faire. Pourquoi la remettre au lendemain ?

L'eau chaude avait déjà tiédi lorsque je plongeai l'éponge dans le seau en plastique. Je levai les yeux vers les fenêtres du haut, pris une inspiration et plaçai l'échelle contre le mur. Si Paul avait été en vie, il se serait chargé de cette besogne. Je secouai la tête, me rappelant à la réalité. Si Paul avait été en vie, je n'aurais pas été propriétaire de cette maison d'hôtes, et d'ailleurs je ne vivrais pas à Cedar Cove.

Parfois, je me demandais si Paul reconnaîtrait la femme que j'étais devenue. J'avais laissé pousser mes épais cheveux bruns. Le plus souvent, je les nouais sur ma nuque en un chignon rapide. Le reste du temps, ils flottaient librement sur mes épaules.

Mark, qui se laissait rarement aller à des commentaires sur quoi que ce soit, me disait souvent que je ressemblais à une adolescente. Je prenais cela comme un compliment, même si j'étais assez sûre que là n'était pas son intention. Sans doute n'avait-il guère fréquenté les femmes, car il était capable de faire les remarques les plus impolies qui soient sans s'en rendre compte.

Ma coiffure n'était pas le seul changement intervenu dans mon apparence. C'en était fini des tailleurs sévères, des jupes droites et des vestes ajustées qui constituaient mon uniforme à la banque. Désormais, je portais surtout des jeans et un pull, avec un tablier par-dessus, car dans mon nouveau rôle de propriétaire de maison d'hôtes, je m'étais découvert une passion pour la cuisine et la pâtisserie. Souvent, je passais la matinée à préparer des plats ou des gâteaux. Avant, je n'avais guère l'occasion de confectionner des repas compliqués. Maintenant, il m'arrivait de lire un livre de

recettes avec le même enthousiasme que pour un bon roman. Non seulement je me détendais en m'adonnant à la pâtisserie, mais cela me permettait aussi d'offrir à mes clients de délicieux muffins et des miches de pain tout frais au petit déjeuner. Malheureusement, j'avais pris quelques kilos, que je m'efforçais de perdre.

Certains jours, j'avais du mal à me reconnaître moi-même. J'avais changé, ce qui était normal, j'imaginais. Mon univers tout entier avait été bouleversé.

Je grimpai les trois premiers barreaux, plissant le nez à l'odeur âcre du vinaigre que ma mère m'avait recommandé d'utiliser. Je n'avais pas noté les proportions et j'avais dû me tromper sur le dosage. Mon seau sentait aussi fort qu'un baril de saumure.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? cria Mark à l'autre bout du jardin.

— À ton avis ? lançai-je, refusant d'entrer en discussion avec lui.

Être l'amie de Mark exigeait une certaine dose de patience.

Il planta sa fourche dans l'herbe et traversa la pelouse à grands pas, à la manière d'un soldat qui va livrer bataille. Un pli profond barrait son front.

— Descends de là !

Je restai figée sur la troisième marche.

— Pardon ?

— Tu m'as entendue.

Je le dévisageai, incrédule. Il était hors de question que je le laisse me dicter ce que je pouvais ou non faire chez moi.

— Monter à l'échelle est dangereux, insista-t-il, les mains sur les hanches.

Je l'ignorai, gravis une marche supplémentaire, et commençai à frotter la vitre.

— Tu ne sais pas que les chutes constituent soixante pour cent des accidents domestiques ?

— Je n'ai jamais entendu dire ça, mais je sais que soixante pour cent des statistiques sont inventées de toutes pièces.

Je croyais que ma remarque allait le déridier. Je me trompais. Sa mine s'assombrit encore.

— Tu ne devrais pas être sur cette échelle. Allons, Jo Marie, sois raisonnable.

— Moi ?

Si quelqu'un se montrait déraisonnable, ce n'était sûrement pas moi.

— Je te dis que c'est dangereux.

— Tu me suggères d'installer un filet ?

À l'entendre, on aurait cru que je marchais sur un rebord de fenêtre au soixantième étage d'un immeuble.

Il ne répondit pas à ma question. Ses lèvres se pincèrent, formant un pli mince.

— Je ne veux pas discuter de ça.

— Tant mieux. Laisse-moi nettoyer mes vitres, et retourne à ma roseraie.

— Non.

— Non ?

— Je vais rester là jusqu'à ce que tu arrêtes ces sottises et que tu descendes de là.

Je poussai un profond soupir. Mark me traitait comme si j'étais encore une enfant et non une adulte capable de veiller sur elle-même.

— Je suppose que je devrais être touchée que tu t'inquiètes pour moi.

— Ne sois pas ridicule. Je me moque pas mal que tu te brises le cou, je ne veux pas voir ça, c'est tout.

— C'est vraiment gentil, ça, marmonnai-je, incapable de dissimuler mon sarcasme.

Son attitude m'irritait tout autant que ses paroles, si bien que je me détournai et continuai à laver les carreaux. Quand j'estimai que les deux du haut étaient propres, je descendis d'un cran, histoire de prouver que je n'étais pas inconsciente. Mark avait posé les mains sur l'échelle et la tenait fermement.

— Tu es toujours là ?

Une fois de plus, il ignore ma question.

— Je ne te paie pas pour que tu me regardes travailler, lui rappelai-je.

Ses yeux s'étrécirent.

— Très bien. Je m'en vais.

Je n'en crus pas un mot.

— Sûrement pas.

Il avait déjà dévalé les marches de la véranda et traversait le jardin d'un pas décidé ; je pouvais percevoir son agacement à chacune de ses foulées.

Je sautai de l'échelle et le suivis. Il était rare que je perde mon sang-froid mais, cette fois, il avait vraiment dépassé les bornes. J'étais bien trop indépendante pour que quiconque – à plus forte raison un homme – me donne des ordres.

— Tu ne peux pas t'en aller. En tout cas, pas en laissant mon jardin dans cet état.

Mark fit la sourde oreille, et ramassa ses outils et sa fourche.

— Nous avons un contrat, insistai-je.

— Tu vas me faire un procès ?

— Très bien. Je dirai à mon avocat de te contacter demain à la première heure.

Je n'avais pas d'avocat, mais j'espérais que la menace ferait comprendre à Mark que son attitude était stupide. J'aurais dû y réfléchir à deux fois. Il ne cilla même pas.

Rover, qui m'avait emboîté le pas, se tenait à mon côté. Je n'arrivais pas à croire que Mark, après tous ces mois, soit prêt à s'en aller à cause d'un incident aussi ridicule. C'était incompréhensible.

La fourche et la bêche dans une main, sa boîte à outils dans l'autre, il fit mine de se détourner, puis se ravisa et se retourna brusquement vers moi.

Je m'avançai, soulagée qu'il soit revenu à la raison.

— Donne mon numéro de portable à ton avocat.

— Bien sûr. La moitié du temps, tu oublies de le prendre et quand tu y penses, la batterie est à plat.

— Peu importe. Donne-lui le numéro de ma compagnie, puisque tu es si décidée à me poursuivre en justice.

— Très bien.

Raide comme un piquet, je le suivis des yeux tandis qu'il s'éloignait. Près de moi, Rover avait incliné la tête de côté et semblait lui aussi avoir du mal à comprendre ce qu'il venait de se passer.

— Il ne vaut pas la peine qu'on s'inquiète pour lui, dis-je à mon chien.

Redoutant à demi qu'il se mette à courir après lui, je me baissai et lui tapotai la tête.

— Il met dix fois plus de temps qu'il ne le prévoit, de toute manière. Bon débarras, ajoutai-je en haussant la voix, espérant presque que Mark m'entende.

Puis je me redressai et restai au milieu du jardin jusqu'à ce que Mark fût complètement hors de vue. Alors et seulement alors, je me tassai sous le poids de la défaite.

C'était insensé. À peine une heure avant, nous buvions un café sur la véranda et à présent, je le menaçais d'un procès. Et j'avais de plus le sentiment qu'il le méritait.

Au comble de l'agitation, je retournai à mes carreaux et astiquai jusqu'à en avoir les muscles douloureux. Je finis ma tâche en un temps record. L'espace d'une seconde, je fus tentée de contacter Mark pour l'informer que j'avais survécu à cette mission si dangereuse, puis me ravisai. C'était à lui de m'appeler, et de s'excuser pour m'avoir traitée comme une enfant.

Quant à moi, il était hors de question que je lui présente des excuses. Cependant, je savais à quel point il était obstiné. S'il avait dit qu'il ne reviendrait pas, je pouvais être sûre que c'était vrai.

Ma colère persista jusqu'au soir. Je ne voulais pas l'admettre, mais Mark allait me manquer. Je m'étais habituée à ce qu'il vienne régulièrement, souvent juste pour boire un café. Nous étions à l'aise l'un avec l'autre. C'était un ami, rien de plus, et j'étais reconnaissante que nous puissions être seulement cela : des amis.

Pour me changer les idées, je me rendis dans mon bureau.

J'avais des réservations pour le week-end qui approchait. Le premier nom sur ma liste était celui de la mystérieuse Mary Smith, dont l'appel, peu de temps après mon installation à la maison d'hôtes,

s'était gravé dans ma mémoire. Mary avait semblé peu sûre d'elle, hésitante, comme si elle se demandait si cette décision était une bonne idée.

J'attendais également Julie et Kent Shivers, ainsi qu'un groupe d'amis et de parents invités à leurs noces d'or. Au téléphone, Kent n'avait guère paru enchanté par la fête que sa famille avait projetée. Cependant, sur huit chambres, sept étaient déjà réservées pour le samedi soir.

Seule Mary Smith comptait rester tout le week-end. Au souvenir de son hésitation, je me demandai si elle n'allait pas annuler à la dernière minute, mais jusqu'à présent, elle ne s'était pas manifestée. Sa chambre était déjà prête.

Je n'avais guère d'appétit, aussi, contrairement à mon habitude, je me contentai de grignoter des chips. Fébrile, ne sachant que faire, j'entrepris de confectionner des cookies au beurre de cacahuètes. En les regardant refroidir sur le plan de travail, je me souvins que c'étaient les préférés de Mark.

Rover s'était pelotonné sur le tapis devant le réfrigérateur, un de ses endroits favoris. Contrairement à lui, je ne tenais pas en place. Après avoir tourné en rond dans la cuisine, j'allai de pièce en pièce. Une fois dans ma chambre, j'essayai de tricoter, mais j'accumulai les erreurs et finis par remettre mon ouvrage dans son panier. La télévision ne parvint pas davantage à retenir mon attention. Et le roman que j'avais trouvé fascinant la veille au soir m'ennuya.

Mon malaise était dû à mon différend avec Mark, évidemment. Avec le recul, je regrettais de ne pas avoir géré la situation différemment. Mais

qu'aurais-je pu faire, au fond ? Il semblait résolu à se quereller avec moi. C'était lui qui s'était emporté – si nous nous étions affrontés, c'était uniquement à cause de sa conduite autoritaire, irrationnelle.

Enfin, pourquoi se mettre dans une pareille colère à propos d'une échelle et de quelques vitres à laver ? Il avait été grossier et déraisonnable. Je n'allais pas tolérer cela. Ni de lui ni de personne.

Néanmoins, j'étais attristée que nous en soyons arrivés là.

Rover leva la tête, puis reposa le menton sur ses pattes.

— Songe à toutes les économies que je vais faire en farine et en sucre.

Ma plaisanterie forcée ne parvint même pas à me faire sourire.

D'accord. Autant l'admettre, Mark allait vraiment me manquer.

2

Je dormis mal cette nuit-là, ce qui n'était guère surprenant après ma dispute avec Mark. Bien sûr, j'avais cédé à une impulsion en le menaçant et le regrettais amèrement. Tout cela me contrariait, mais s'il persistait dans sa décision de résilier notre contrat, je n'y pouvais rien. Mieux valait attendre que nous nous soyons calmés l'un et l'autre.

Je décidai de prendre mon temps pour déjeuner et de savourer ma tranquillité avant l'arrivée de Mary Smith, prévue en fin de matinée. Rover me suivit dans la cuisine, puis je sortis sur la véranda, une tasse de café à la main, pendant qu'il allait faire son petit tour dans le jardin. Il ne tarda pas à revenir, bondissant avec tant d'exubérance que je ne pus réprimer un sourire.

Le ciel maussade n'augurait rien de bon, mais j'espérais que le soleil finirait par percer. En sirotant mon café, je parcourus du regard le carré de jardin

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Un printemps à la Villa Rose
Debbie Macomber



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON